



Arturo
Pérez-Reverte
Deux hommes
de bien



ROMAN
SEUIL

DEUX HOMMES
DE BIEN

ARTURO PÉREZ-REVERTE

DEUX HOMMES
DE BIEN

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Hombres buenos*
© 2015, Arturo Pérez-Reverte
ISBN original : 978-84-204-0324-3
Éditeur original : Penguin Random House

ISBN 978-2-02-128805-6

© Éditions du Seuil, mai 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Gregorio Salvador.
Et à Antonio Colino, Antonio Mingote et
l'amiral Álvarez-Arenas, in memoriam.*

Une vérité, une foi, une génération
d'hommes passe, est oubliée, ne compte
plus. Excepté pour ceux, peu nombreux,
qui ont pu croire à cette vérité, professer
cette foi, ou aimer ces hommes.

JOSEPH CONRAD,
Le Nègre du « Narcisse »
(trad. Robert Humières)

Ce roman repose sur des faits réels, avec des personnages
et des scènes authentiques, même si une large part de l'histoire
et de ses protagonistes relève de la liberté de fiction
exercée par l'auteur.

Imaginer un duel à l'aube, dans le Paris de la fin du XVIII^e siècle, n'est pas difficile. Il suffit d'avoir lu quelques livres et vu quelques films. Le raconter par écrit est plus compliqué. Et le prendre pour départ d'un roman n'est pas sans risques. Le tout est d'obtenir du lecteur qu'il voie ce que l'auteur voit ou imagine. De devenir le regard de l'autre, celui qui lit, et de s'effacer discrètement afin que ce soit lui qui fasse corps avec l'histoire qu'on lui raconte. Celle de ces pages demande un pré couvert de givre au petit matin, et une lumière diffuse, grisaille, pour laquelle il serait utile de recourir à la douce brume, pas trop épaisse, qui s'élevait le plus souvent des bois aux alentours de la capitale française – dont la plupart ont aujourd'hui disparu ou se sont fondus avec elle – dès les premières lueurs du jour.

La scène appelle aussi des personnages. Dans l'éclat indécis du soleil qui ne se montre pas encore doivent se deviner, un peu estompées par la brume, les silhouettes de deux hommes. Légèrement en retrait, sous les arbres, à côté de trois voitures à chevaux arrêtées là il y a d'autres figures humaines, masculines, enveloppées dans des capes, les tricornes enfoncés jusqu'aux oreilles. Elles sont une demi-douzaine, mais sans intérêt pour la scène principale ; aussi pouvons-nous nous passer d'elles pour le moment. Ce qui doit attirer notre attention, ce sont les deux hommes immobiles qui se font face, debout sur l'herbe mouillée du pré. Ils portent une culotte cintrée et sont en manches de chemise. L'un est svelte, plutôt grand pour l'époque, ses cheveux sont gris, noués en un court catogan sur la nuque. L'autre est de taille moyenne, ses cheveux frisent sur les tempes, poudrés à la

mode la plus raffinée de son temps. Aucun des deux ne paraît jeune, encore que nous soyons trop loin pour nous en assurer. Approchons-nous donc un peu et examinons-les de plus près.

Chacun tient à la main une épée. Une épée semblable à un fleuret, si l'on s'attache aux précisions. L'affaire a donc l'air sérieuse. Grave. Les deux hommes, à trois pas l'un de l'autre, encore immobiles, s'observent avec attention. Quasi songeurs. Probablement concentrés sur ce qui va arriver. Leurs bras s'abaissent le long de leur corps, et les pointes de leurs fers frôlent l'herbe du pré couverte de gelée blanche. Le plus petit qui, vu de près, semble être le plus jeune, a une expression hautaine, peut-être emphatiquement dédaigneuse. Comme si, bien qu'il étudie son adversaire, il tenait à faire belle figure devant ceux qui, en bordure du pré, le regardent. L'autre homme, plus grand et plus âgé, a des yeux bleus aqueux, mélancoliques et apparemment imprégnés de l'humidité ambiante. À première vue, on dirait que ces yeux regardent l'homme qu'ils ont devant eux, mais si on les examine avec plus d'attention on s'aperçoit qu'il n'en va pas ainsi. En réalité, son regard est absorbé en lui-même, ou distrait. Absent. Peut-être que si, d'un moment à l'autre, l'homme qui est là, vis-à-vis de lui, changeait de position, ce regard demeurerait fixé au même endroit, indifférent à tout le reste, attentif à des images lointaines dont lui seul a connaissance.

Du groupe assemblé sous le couvert des arbres vient une voix, et les deux hommes qui sont dans le pré lèvent lentement leur épée de cour. Ils se saluent brièvement, l'un d'eux en portant le pommeau à son menton, puis ils se mettent en garde. Le plus petit pose sa main libre sur sa hanche, en adoptant une très élégante posture d'escrime. L'autre, le grand aux yeux aqueux et à la courte mèche de cheveux gris sur la nuque, d'une main pointe l'arme et lève son autre main, le bras et l'avant-bras formant pour ainsi dire un angle droit, les doigts détendus et légèrement ployés en avant. Les lames, en se croisant sans heurt pour la première fois, produisent un tintement métallique qui retentit, argentin et net, dans l'air froid de l'aurore.

Maintenant, continuons d'écrire. Racontons l'histoire. Sachons qui a conduit ces personnages jusqu'ici.

1

L'homme élancé et l'homme replet

C'est un plaisir de les entendre parler mathématiques, physique moderne, histoire naturelle, droit des gens, antiquités et belles-lettres, parfois avec plus de précaution que s'ils fabriquaient de la fausse monnaie. Ils vivent dans l'obscurité et meurent comme ils ont vécu.

JOSÉ CADALSO, *Lettres marocaines*

Je les découvris au fond de la bibliothèque, sans les avoir cherchés : vingt-huit volumes in-folio, à la reliure en cuir marron clair pâli par le temps, abîmée par deux siècles d'usage. Je ne savais pas qu'ils étaient là – en quête d'autre chose, j'avais laissé la curiosité m'emporter dans les rayonnages – et je fus surpris de lire sur leur dos : *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné*. Il s'agissait de l'édition originale. Celle dont la publication avait commencé en 1751 et dont le dernier volume avait paru en 1772. Je connaissais l'œuvre, bien entendu. Du moins, assez bien. J'avais même failli l'acheter, cinq ans auparavant, à mon ami le libraire d'ancien Luis Bardón, qui me l'avait proposée au cas où le client dont il avait l'accord verbal se désisterait. Malheureusement pour moi – ou heureusement, car elle était très chère –, ce dernier avait tenu son engagement. C'était Pedro J. Ramírez, alors directeur du journal *El Mundo*. Un soir que nous dînions

chez lui, je la vis fièrement exposée dans sa bibliothèque. Son possesseur savait à quoi elle avait donné lieu entre Bardón et moi, et nous avons plaisanté à ce sujet. « Bonne chance pour la prochaine fois », me dit-il. Mais il n'y eut pas de prochaine fois. C'est une œuvre rare sur le marché du livre ancien. Très difficile à obtenir complète.

Le fait est que je me trouvais ce matin-là à la bibliothèque de l'Académie royale espagnole – où j'occupe la chaise T depuis maintenant une douzaine d'années –, debout devant l'ouvrage qui résumait la plus grande aventure intellectuelle du XVIII^e siècle : le triomphe de la raison et du progrès sur les forces obscures du monde alors connu. Un exposé systématique en 72 000 articles, 16 500 pages et 17 millions de mots des idées les plus révolutionnaires de leur temps, qui fut condamné par l'Église catholique et dont les auteurs furent menacés de prison et de mort. Je me demandai comment cette œuvre, si longtemps restée à l'Index, était arrivée jusque-là. Quand, et par quel moyen. Les rais du soleil, qui entraient par les fenêtres de la bibliothèque et formaient de grands rectangles lumineux sur le sol, créaient une atmosphère presque vélasquaise où luisaient les anciennes dorures aux dos des vingt-huit volumes posés sur les rayonnages. Je tendis la main, en pris un et l'ouvris à la première page.

Encyclopédie,

ou

*Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,
par une société de gens de lettres.*

Tome premier

MDCCLI

*Avec approbation et privilège du roy*¹*

Les deux dernières lignes me firent sourire dans ma barbe. Quarante-deux ans après ce MDCCLI, en 1793, le petit-fils du roy* qui avait donné son autorisation et accordé son privilège pour l'impression de ce premier volume était guillotiné à Paris

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sur la place publique, précisément au nom de ces idées qui, à partir de cette même *Encyclopédie*, avaient embrasé la France et le reste du monde. La vie joue de ces tours, conclus-je. Elle a son sens de l'humour bien à elle.

Je feuilletai quelques pages au hasard. Le papier, d'un blanc immaculé en dépit de son âge, bruissait comme s'il sortait de presse. Un bon et noble papier chiffon, me dis-je, résistant au temps et à la bêtise des hommes, si différent de la cellulose acide du papier moderne qui en quelques années jaunit les pages, les rend cassantes et caduques. J'en approchai mon nez, pour le humer avec plaisir. Même son odeur était sémillante. Je refermai le volume, le remis sur le rayon et quittai la bibliothèque. J'avais d'autres choses à faire, mais le souvenir de ces vingt-huit volumes logés dans un coin discret du vieil édifice madrilène de la rue Felipe IV, parmi des milliers de livres, ne me sortait pas de la tête. Je m'en ouvris par la suite à Víctor García de la Concha, son directeur honoraire, quand je le rencontrai dans le vestiaire du vestibule. Il m'avait abordé pour m'entretenir d'un autre sujet – il voulait me demander un texte sur l'argot des truands dans l'œuvre de Quevedo pour je ne sais quel ouvrage en cours – mais j'orientai la conversation sur ce qui m'intéressait à ce moment-là. García de la Concha venait d'écrire une histoire de l'Académie royale espagnole et devait encore avoir la mémoire fraîche.

– Quand l'Académie a-t-elle obtenu l'*Encyclopédie* ?

La question parut le surprendre. Puis il me prit par le bras avec cette exquise délicatesse dont il avait fait montre pendant son mandat, aussi bien pour étouffer dans l'œuf les schismes des Académies sœurs d'Amérique latine – dissuader les Mexicains quand ils voulurent réaliser leur propre dictionnaire fut une affaire très épineuse – que pour convaincre telle fondation bancaire de financer sept volumes des *Œuvres complètes* de Cervantès à l'occasion du quatre-centième anniversaire de son *Don Quichotte*. C'est peut-être pour cela que nous l'avions réélu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de la retraite.

– Je ne suis pas très au courant, me dit-il pendant que nous empruntions le couloir pour aller à son bureau, je sais qu'elle est ici depuis la fin du XVIII^e siècle.

- Et tu ne vois personne qui pourrait m'orienter ?
- Pourquoi t'y intéresses-tu, si ce n'est pas indiscret ?
- Je ne sais pas encore.
- Un nouveau roman ?
- Il est trop tôt pour le dire.

Il plongea dans mon regard ses pupilles bleues avec une légère défiance. Parfois, pour taquiner un peu mes collègues de l'Académie, j'évoque un court roman qu'en fait je n'ai pas l'intention d'écrire, mais dans lequel je menace de les faire figurer tous. Le titre est : *Épure, tue et donne du lustre*¹, une histoire de crimes où le fantôme de Cervantès hanterait l'Académie mais n'apparaîtrait qu'aux concierges. L'idée est que les académiciens soient assassinés l'un après l'autre, à commencer par le professeur Francisco Rico, notre plus éminent cervantiste. Il mourrait le premier, pendu avec le cordon d'un rideau du salon.

- Tu ne veux pas parler de ce roman policier qui fait polémique, j'espère ? Celui sur...

- Non. Rassure-toi.

García de la Concha, rompu à se conduire en gentleman, se garda de pousser un soupir de soulagement. Mais il était visiblement rasséréiné.

- J'ai beaucoup aimé ton dernier roman. *Le Danseur murcien*. C'est quelque chose, comment dire...

C'est là tout notre directeur honoraire. Toujours brave garçon. Il laissa sa phrase en suspens, en me donnant généreusement l'occasion de hausser les épaules avec la modestie adéquate.

- Mondain.

- Pardon ?

- Son titre, c'est *Le Danseur mondain*.

- Ah, oui. Bien sûr. Celui-là... Il y a même eu dans *Hola*, l'été dernier, une photo de notre Premier ministre avec un exemplaire posé sur son hamac, à Zahara de los Atunes.

1. Métaphore de la légende qui accompagne l'emblème de l'Académie royale espagnole représentant un creuset au feu : *Limpia, fija y da esplendor* (on la trouve traduite littéralement : « Nettoie, fixe et donne de la splendeur »).

– Il devait être à sa femme, objectai-je. Lui n'a pas dû lire un livre de sa vie.

– Allons, fit García de la Concha avec un sourire évasif, scandalisé juste ce qu'il fallait. Allons...

– Tu l'as déjà vu à un quelconque événement culturel ? À une première au théâtre ? À l'Opéra ? Ou regarder un film ?

– Allons, allons... répéta-t-il alors que nous étions dans son bureau et prenions place dans les fauteuils.

Le soleil entraînait encore par les fenêtres, et la pensée me vint que c'était un de ces jours où les histoires à raconter s'emparent de vous et ne vous lâchent plus. Peut-être, me dis-je, cette conversation est-elle en train d'hypothéquer mes deux prochaines années de vie. À l'âge que j'ai, il reste plus d'histoires à écrire que de temps à leur consacrer. En choisir une, c'est en condamner d'autres à mort. Voilà pourquoi il faut choisir avec soin. Ne pas se fourvoyer complètement.

– Tu ne sais rien de plus ?

Il haussa les épaules en jouant avec le coupe-papier en ivoire habituellement posé sur son bureau et qui arbore, ciselés sur le manche, l'emblème et la légende moulés sur les médailles émaillées que nous portons lors des grandes occasions. Depuis sa fondation en 1713, l'Académie royale espagnole est attachée aux traditions, ce qui implique le port de la cravate entre ses murs, le vousoiement lors des cérémonies officielles, et d'autres choses de même nature. La coutume absurde qui excluait les femmes a été enfreinte depuis longtemps. Elles sont de plus en plus nombreuses à s'asseoir sur les bancs lors de la séance plénière du jeudi. Le monde a changé, notre institution aussi. C'est maintenant une usine linguistique de premier ordre, dont les académiciens ne sont que le conseil consultatif. La vieille image du club masculin d'érudits mités du troisième âge n'est plus qu'un cliché rance.

– Je crois me rappeler que don Gregorio Salvador, notre doyen, m'en a parlé un jour, dit García de la Concha après avoir un peu réfléchi. Il y aurait eu un voyage en France, il me semble bien... pour en rapporter ces livres.

– C'est bien curieux. – Pour moi, quelque chose clochait. – Si c'était à la fin du XVIII^e, comme tu me l'as dit tout à l'heure,

l'Encyclopédie était interdite en Espagne. Et elle l'est restée un certain temps, par la suite.

García de la Concha, qui s'était penché en avant et avait posé les coudes sur la table, m'observait par-dessus ses doigts croisés. Comme toujours, ses yeux transmettaient à son interlocuteur une exhortation enthousiaste à se lancer dans l'aventure, dès lors qu'elle ne lui compliquait pas la vie.

– Peut-être Sánchez Ron, le bibliothécaire, pourrait-il t'aider, suggéra-t-il. Il s'occupe des archives, où sont conservés les actes de toutes les séances plénières depuis la fondation de la maison. S'il y a eu un voyage pour en rapporter les livres, tu en trouveras la trace.

– S'il a été clandestin, j'en doute.

L'adjectif le fit sourire.

– Détrompe-toi, m'opposa-t-il. L'Académie a toujours conservé une indépendance royale vis-à-vis du pouvoir, ce qui lui a valu de traverser des moments difficiles. Souviens-toi de Ferdinand VII, ou des tentatives faites par le dictateur Primo de Rivera pour la contrôler... ou par Franco qui, après la Guerre civile, a donné l'ordre d'attribuer les sièges des académiciens républicains en exil. L'Académie s'y est refusée, et ces places sont restées vacantes jusqu'au retour ou à la mort des exilés.

Je songeais aux implications que l'affaire avait pu avoir, en son temps. Aux circonstances possibles, complexes. Il y a là, me dit mon instinct, une bonne histoire.

– Ça serait un épisode intéressant non ? fis-je, si ces livres étaient arrivés ici secrètement.

– Je ne sais pas. Je ne me suis jamais penché là-dessus. Si le sujet t'intéresse tellement, va voir le bibliothécaire et tente ta chance auprès de lui... Tu peux aussi aller te renseigner auprès de don Gregorio Salvador.

Je le fis. Ma curiosité était maintenant piquée. J'ai commencé par Darío Villanueva, le directeur, qui, en bon Galicien à pied d'œuvre, me posa trente questions et ne répondit à aucune des miennes. Lui aussi s'inquiéta du roman sur les meurtres des académiciens, et quand je lui dis que Francisco Rico serait la première victime, il me demanda d'être l'assassin. Avec un cordon de rideau ou une corde de guitare, peu lui importait.

– Je ne peux rien te promettre, répondis-je. On fait la queue pour régler son compte à Francisco : tous veulent le rôle.

Il me regarda, songeur, une main sur mon épaule.

– Fais ce que tu peux, allez. J'y tiens. Je te promets de rétablir les accents des pronoms démonstratifs.

Ensuite, j'allai voir José Manuel Sánchez Ron, le bibliothécaire : un grand type maigre aux cheveux poivre et sel, dont le regard intelligent pose sur le monde sa froide lucidité. Nous avons été élus à l'Académie presque en même temps, et nous sommes très proches. Son domaine est la partie scientifique de nos travaux – il est professeur d'histoire des sciences – et, à ce moment-là, il s'occupait encore de notre bibliothèque. Ce qui engageait sa responsabilité sur des bijoux comme l'édition princeps du *Quichotte*, des manuscrits inestimables de Lope de Vega ou de Quevedo, et d'autres œuvres que nous gardons sous clef au sous-sol.

– Oui, l'*Encyclopédie* est bien arrivée à la fin du XVIII^e, me confirma-t-il, c'est sûr. Et, bien entendu, elle était alors interdite, aussi bien en France qu'en Espagne. Là-bas juste pour la forme, ici absolument.

– J'aimerais savoir qui l'a apportée. Comment elle a pu échapper aux contrôles de l'époque... et comment on a réussi à la faire entrer dans notre bibliothèque.

Il réfléchit un instant, en se balançant dans son fauteuil, à demi caché par les piles de livres qui couvraient sa table de travail.

– Je suppose que, comme pour toutes les décisions de l'Académie, celle-ci a été approuvée en séance plénière, dit-il enfin. Je ne crois pas qu'une résolution de cette importance ait pu être adoptée sans l'accord de tous les académiciens... il doit donc y avoir un acte qui en conserve la trace.

Je me dressai comme un chien de chasse qui flaire la bonne piste.

– On peut chercher dans les archives ?

– Bien sûr. Mais les actes ne sont pas encore numérisés. Les originaux sont conservés tels quels. Sur papier.

– Si nous arrivons à mettre la main dessus, nous saurons à quel moment et en quelles circonstances l'aventure a eu lieu.

– Et pourquoi t’y intéresses-tu autant ? Un nouveau roman ? Historique, cette fois ?

– Pour l’instant, par curiosité.

– Eh bien, je m’y mets. Je vais parler à la responsable des archives, et je te tiens au courant... Et, dis-moi, c’est quoi, cette histoire au sujet de Francisco Rico ? Tu comptes sur moi pour être l’assassin ?

Je le quittai et retournai à la bibliothèque. À son odeur de vieux papier et d’anciens cuirs. Les rectangles de soleil venus des fenêtres avaient changé de place et diminué, presque jusqu’à disparaître, et les vingt-huit volumes de l’*Encyclopédie* étaient maintenant dans la pénombre, sur leurs rayonnages. Le vieil or des lettres de leurs dos ne luisait plus quand j’ai promené un doigt dessus, en caressant le cuir fané. Alors, tout à coup, j’ai su quelle histoire je voulais raconter. Elle est venue tout naturellement, comme viennent parfois les choses. J’ai pu la voir nettement, structurée dans ma tête tel un exposé, avec intrigue et dénouement : une suite de scènes, de cases vides à remplir. Il y avait un roman en marche, et sa trame m’attendait dans les recoins de cette bibliothèque. Le soir même, en rentrant chez moi, j’ai commencé à imaginer. Et à écrire.

Ils sont vingt-quatre, mais ce jeudi-là seuls quatorze sont présents...

Ils sont vingt-quatre, mais ce jeudi-là seuls quatorze sont présents. Ils sont arrivés à quelques moments d’intervalle dans la vieille bâtisse, un par un, certains à deux, d’aucuns en voiture, la plupart à pied, et ils ont formé de petits groupes dans le vestibule pendant qu’ils ôtaient leur cape, leur manteau et leur chapeau avant d’entrer dans la salle des séances et de se mettre à leur place autour de la grande table rectangulaire recouverte de basane tachée de cire de bougie et d’encre. Il y a des cannes appuyées aux chaises, des mouchoirs que l’on tire des manches ou que l’on y glisse. Une petite boîte qui porte sur le couvercle un blason de marquis et contient de la poudre de tabac – attention du directeur – circule de main en main. Atchoum. À vos souhaits. Merci. Recrudescence d’éternuements et de moucherries.

